

19 La fée aux sept têtes (Épisode 1)

Personnages : Counmimi et le garçon

COUNMIMI – Qu'est-ce que t'es moche ! C'est épouvantable ! T'es une vraie erreur de la nature, toi !

LE GARÇON – Ça va pas de me parler comme ça ! Je suis un peu spécial mais pas si moche que ça !

COUNMIMI – Tu rigoles ou quoi ! T'as vu tes yeux ?

LE GARÇON – Oui, bon, je louche un peu...

COUNMIMI – Tu ne louches pas un peu, t'es un vrai bigleux, un loucheur, un louchon, un strabique. Et tes oreilles, tu les as vues ?

LE GARÇON – Elles sont à peine plus grandes que les tiennes. Ça me permet de mieux entendre...

COUNMIMI – Tu te prends pour le grand méchant loup ? Tes oreilles sont de vraies feuilles de chou, ta bouche ressemble à celle d'un crapaud, ton ventre est énorme et tu ressembles à un poulet !

LE GARÇON – Ça va ! J'en ai assez entendu ! Oui, je suis moche ! Mon corps est laid, mon visage est repoussant mais, toi, ce sont tes paroles qui sont laides. Ton cœur ressemble à une vipère qui crache son venin, à un dragon qui lance du feu, à un lama qui expectore !

COUNMIMI – Oh, là ! Monsieur fait son intellectuel ! Son donneur de leçon ! Si j'étais toi, je me vengerais, j'attaquerais celui qui m'a fait une telle tête.

LE GARÇON – De qui parles-tu ? Dis-moi.

COUNMIMI – Mais du monstre à sept têtes bien sûr !

LE GARÇON – Celui qui chante si bien ? Qui nous enchante par ses merveilleuses voix ? Celui qui vit dans le Pays Enchanté ?

COUNMIMI – Oui, il t'a jeté un sort.

LE GARÇON – Ce n'est pas possible ! Avec ses voix si douces et mélodieuses, il ne peut pas être mauvais.

COUNMIMI – Détrompe-toi. Il est perfide. Sa voix n'est qu'un leurre pour piéger ses victimes.

LE GARÇON – Mais il est bien trop fort, trop grand, trop intelligent, avec toutes ses têtes !

COUNMIMI – Eh bien entraîne-toi ! Prépare-toi ! Pense à lui avec haine et colère. Et à défaut d'être beau, au moins tu seras fort !

20 La fée aux sept têtes (Épisode 2)**Extrait de texte (187 mots)**

J'ai rapidement pris des forces, et une nuit, je me suis mis en route. Avec l'épée, avec la lance et le hachereau, avec la pelle à gâteau, avec le fer, le sang, et la quenouille.

– Je vais te zigouiller, monstre méchant, je vais t'zigouiller espèce d'embobelineur, je vais t'écraser entre mes dents !

Sous mes pieds, les brins d'herbe, ils pleurnichaient. Moi j'avancai, simplement : bim, boum, bim, boum ! Les brins d'herbe, qu'est-ce que j'en avais à fiche ! Au-dessus de ma tête les arbres craquaient, ils pleuraient en silence. Et moi j'avancais : dim, dom, dim, dom ! Les arbres, qu'est-ce que j'en avais à fiche ! Le ciel poussait des soupirs, la terre gémissait. Moi, j'avancais, tzit, tzout, tzit, tzout ! Le ciel, la terre, qu'est-ce que j'en avais à fiche !

À la pointe du jour je suis arrivé au Pays enchanté ; le jour, c'est tout juste s'il s'était levé. Mais je l'ai déniché, la chose à sept têtes. Il dormait là sous un eucalyptus – ses yeux, les quatorze, étaient tous fermés.

Ervin LÁZÁR, *La fée aux sept têtes*, Callicéphale, 2014.

21 La montagne aux trois questions (Épisode 1)

Personnages : le vieillard et l'étudiant

LE VIEILLARD – Mais que faites-vous dans ce pays perdu, si loin des écoles ?

L'ÉTUDIANT – Je cherche la Montagne où le Ciel rencontre la Terre. On dit qu'on y trouve réponse à toute question... et je voudrais savoir pourquoi je suis si laid...

LE VIEILLARD – À chacun son malheur ! Honnêtement je ne trouve pas que ce soit si grave !

L'ÉTUDIANT – C'est une question de point de vue. Je me sens très seul, isolé et mis à l'écart.

LE VIEILLARD – C'est également ce qui arrive à ma fille, mais pour une raison autrement plus grave.

L'ÉTUDIANT – Que lui est-il arrivé ?

LE VIEILLARD – Elle est née muette ! C'est ma fille unique, quel malheur !

L'ÉTUDIANT – Mais en quoi cela l'isole-t-elle ? Les gens n'acceptent pas sa différence ?

LE VIEILLARD – À vrai dire, je n'en sais rien. J'ai quitté le village et je l'ai emmenée très loin pour qu'elle ne s'aperçoive pas de sa différence.

L'ÉTUDIANT – Que ce doit être triste pour elle ! Elle n'a aucun ami, ne va pas à l'école, ne découvre rien du monde.

LE VIEILLARD – C'est vrai. Mais au moins elle ne souffre pas. Elle ne se rend pas compte qu'elle est muette.

L'ÉTUDIANT – Drôle de façon de penser ! Elle vous voit bien parler ! En ce moment même, elle doit nous entendre ! Croyez-vous vraiment qu'elle n'ait pas compris ? D'ailleurs comment faites-vous pour communiquer tous les deux ?

LE VIEILLARD – C'est vrai qu'elle n'est pas sourde. Nous communiquons avec des signes, des gestes ou parfois l'écriture. Elle sait écrire, je le lui ai appris.

L'ÉTUDIANT – Si je comprends bien, vous vous êtes isolés, loin de tout, pour empêcher votre fille de comprendre qu'elle est différente des autres alors qu'elle le sait depuis longtemps et qu'en plus, malgré son handicap, elle est tout à fait capable de communiquer et de vivre en communauté.

LE VIEILLARD – Vu comme ça, je passe pour un grand imbécile qui rend sa fille malheureuse !

L'ÉTUDIANT – C'est ce que je crois aussi. D'autant plus que vous-même n'avez pas vraiment l'air de vous ébattre dans la joie et l'épanouissement...

LE VIEILLARD – C'est tout à fait vrai aussi. Notre isolement me désole. Je vais retourner au village ! Vous m'avez sacrément fait réfléchir ! Comme quoi, la différence a du bon, finalement !

22 La montagne aux trois questions (Épisode 2)

Extrait de texte (170 mots)

Il atteint le sommet. C'est comme un petit balcon suspendu, comme une barque dans le ciel. Trois vieillards souriants semblent y monter la garde.

– Puisque tu as entrepris ce voyage difficile, ta question doit être très importante, dit le premier, et sa voix ressemble au vent du matin dans les bambous.

– Le Ciel nous a envoyés à ta rencontre, comme récompense pour ton courage et ta persévérance, dit le deuxième, et sa voix est comme le bruissement des cocotiers à midi.

– Nous te dirons ce que nous savons, dit le troisième, et sa voix est comme la brise du soir sur la mer.

L'étudiant les salue d'une révérence.

« Si la carpe ne m'avait pas aidé à traverser le torrent, je ne serais jamais parvenu jusqu'ici », pense-t-il, et il demande :

– Pourquoi mon amie la carpe, qui désire devenir un dragon, n'arrive-t-elle pas à sauter par-dessus le Pont-aux-Dragons ?

– Parce qu'elle avala une émeraude lorsqu'elle était jeune. C'est ce joyau qui l'attache à la Terre, dit le premier génie.

Béatrice TANAKA, *La montagne aux trois questions*, Albin Michel jeunesse, 1998.

23 Le bufflon blanc (Épisode 1)

Personnages : Le sage et Lu

LE SAGE – Deux personnes qui gravissent ce Pic escarpé en si peu de temps ! Ce n'est jamais arrivé ! Que se passe-t-il ?

Lu – Mon père, Li, est venu te voir récemment. Il voulait savoir pourquoi un bufflon tout blanc était né.

LE SAGE – Oui, je me souviens de lui, un homme brave et courageux qui s'est donné beaucoup de peine pour arriver jusqu'à moi.

Lu – Eh bien cet homme est sourd ! Il n'entend plus rien ! Tu l'as convaincu que ce bufflon blanc signalait un heureux présage et le lendemain de son retour, il s'est retrouvé enfermé dans le silence. Plus aucun son ne lui parvient.

LE SAGE – Oui, il s'agit d'un heureux présage, même si ton père est sourd aujourd'hui.

Lu – Comment peux-tu dire une stupidité pareille ?

LE SAGE – Ce n'est pas moi qui le dis. Je ne suis que le porte-parole de la nature. C'est elle qui décide et qui me parle.

Lu – Mais il est sourd ! Tu appelles cela un heureux présage ? Tu ne serais pas aussi un peu sourd quand la nature te parle !

LE SAGE – Qu'est-ce que tu insinues ?

Lu – J'insinue que tu pourrais entendre un peu de travers ? Par exemple, tu entends « heureux présage » mais elle a dit « odieux présage »... « Heureux », « odieux », ça finit pareil mais ça ne veut pas du tout dire la même chose.

LE SAGE – Je ne vais pas me fâcher. Et puis, je comprends ton émotion. Mais crois-moi, je ne me suis pas trompé, et ce qu'annonce la nature est toujours vrai.

Lu – Tu es en train de me dire que la nature t'a prédit la surdité de mon père et qu'elle considère que cela doit être source d'enchantement ?

LE SAGE – Non, je t'ai dit que la naissance d'un bufflon blanc annonce un avenir chanceux. Ni plus, ni moins. Tu dois me croire, me faire confiance et être patient.

Lu – La patience n'est pas une de mes qualités les plus développées... Je suis plutôt pressé et fougueux...

LE SAGE – Chaque expérience permet d'apprendre. C'est l'occasion de calmer ton ardeur et ton empressement pour apprendre la quiétude et la sérénité. Écoute le chant joyeux de la cascade qui dévale...

Lu – C'est gai ! C'est doux ! C'est heureux ! Ça me met du baume au cœur !

LE SAGE – Oui, et c'est le signe d'un heureux présage, la nature nous parle ! Va en confiance et en sérénité !

24 Le bufflon blanc (Épisode 2)**Extrait de texte (162 mots)**

Une semaine plus tard, on entend au loin des roulements menaçants, des nuages de fumée noircissent le ciel de la vallée. La garde royale passe dans chaque village annoncer la nouvelle : Xilan, qui règne sur les plaines de l'autre côté de la rivière des Perles, vient de déclarer la guerre.

Tous les hommes vont devoir quitter leur famille et partir au combat. Mais quelle place y a-t-il dans une guerre pour un soldat qui ne peut entendre l'ennemi approcher ou pour celui qui est incapable de voir la flèche de son arc ?

La guerre dure des saisons et des années. De chaque côté de la rivière, il y a des morts en grand nombre. Pour les remplacer au combat, on va chercher les plus jeunes des garçons et les plus anciens de vieillards. On les arrache à leur maison et on les oblige à enfiler, sur-le-champ, leur habit militaire. Il faut vraiment être sourd ou aveugle pour y échapper !

Fabienne THIÉRY, *Le bufflon blanc*, Rue du monde, 2008.

25 L'homme qui levait les pierres (Épisode 1)**Personnages : Peio et Maman**

PEIO – Maman ! Ruper a de nouveau soulevé la pierre, c'est extraordinaire !

MAMAN – Je ne pense pas que cette pierre soit si lourde. C'est du spectacle, ne t'y laisse pas prendre !

PEIO – Pourquoi tu dis ça ?

MAMAN – Parce que je pense qu'il fait croire que la pierre est lourde pour que les gens viennent l'admirer. En réalité, elle ne l'est pas.

PEIO – Si tu voyais ses fils quand ils la sortent de la remorque, tu ne dirais pas ça.

MAMAN – Ils font semblant. C'est facile de pousser des cris. Ho hisse ! Ho hisse ! Tu vois, je sais aussi le faire !

PEIO – Ils ne font pas que pousser des cris, ils ont les muscles qui deviennent énormes et leur cou se gonfle. On dirait des taureaux !

MAMAN – Comédie !

PEIO – Ils se mettent à trois pour arriver à remettre la pierre dans la remorque !

MAMAN – Comédie !

PEIO – Et comment tu expliques que la terre s'enfonce quand la pierre tombe ? Elle forme un creux dans le sol.

MAMAN – Elle s'enfonce pour de vrai ou ce sont eux qui te le font croire ?

PEIO – Elle s'enfonce pour de vrai ! Et quand ils la mettent dans la remorque, on dirait qu'elle touche le sol, tellement elle s'affaisse.

MAMAN – Ah ? Oh ! Je suis très surprise ! J'ai toujours pensé que c'était du spectacle ! Si cette pierre est aussi lourde, je me demande bien comment il fait pour la soulever.

PEIO – Eh, bien, tu vas bientôt le savoir !

MAMAN – Comment ça ? Tu as compris comment il fait ?

PEIO – Non. Mais je vais demander à Ruper de m'apprendre ! Moi aussi je veux savoir soulever une pierre. Et quand je saurai, je te montrerai comment faire !

Saynète écrite et adaptée d'après Jean-Claude MOURLEVAT, *L'homme qui levait les pierres*, Thierry Magnier, 2004.

26 L'homme qui levait les pierres (Épisode 2)**Extrait de texte (208 mots)**

Le lendemain, ils descendirent dans la cour où se trouvaient la voiture et la remorque. Peio chercha des yeux la pierre ronde qu'il aurait à soulever pour commencer son entraînement. Mais il n'en vit pas. Ruper Oaza prit un bâton d'un mètre de long, le lui glissa dans le dos, sous la chemise, et sous la ceinture du pantalon.

– Marche !

Peio avança d'un pas raide.

– Ta colonne vertébrale doit être aussi droite que le bâton, dit Ruper. Elle doit le suivre exactement. Marche !

Peio traversa la cour, encore et encore.

– Rentre ton menton ! disait Ruper, et grandis-toi.

Ou bien :

– Respire normalement, tu n'es pas sous l'eau !

Ou bien :

– Ne te cambre pas !

En rentrant chez lui, à la nuit tombante, il avait mal partout et se jura de ne plus jamais remettre les pieds dans cette cour.

Mais il revint le lendemain. Et ce fut exactement comme la veille, en pire.

– Quand sera la prochaine leçon ? demanda-t-il au moment de partir. Et il pensait :

« Qu'elle soit demain, après-demain ou la semaine prochaine, de toute façon, je ne viens plus ! »

– Elle sera quand tu le voudras, répondit Ruper Oaza.

Jean-Claude MOURLEVAT, *L'homme qui levait les pierres*, Thierry Magnier, 2004.

27 Les dix soleils (Épisode 1)

Personnages : L'impératrice et un soleil

L'IMPÉRATRICE – Dis, je vous ai entendu chuchoter. Qu'est-ce que vous tramez tous les dix ?

UN SOLEIL – Rien de spécial, on discutait...

L'IMPÉRATRICE – Je vous trouvais bien calmes, je me demande bien de quoi vous pouviez discuter avec tellement de sérieux. Dis-moi. Je veux savoir.

UN SOLEIL – Euh... on parlait du temps qu'il fera demain... On se demandait s'il y aurait des nuages.

L'IMPÉRATRICE – Les nuages ne changent rien. Même s'ils vous cachent, il faut quand même parcourir le ciel. Votre lumière est suffisamment puissante pour les traverser et éclairer la Terre. Pourquoi vous vous posez ce genre de questions ?

UN SOLEIL – Parce qu'on aime bien quand il y a les nuages, on peut jouer à cache-cache, c'est rigolo.

L'IMPÉRATRICE – Comment ça, *rigolo* ? Vous jouez souvent à cache-cache ?

UN SOLEIL – Oui. On aime bien quand ils se mettent en boule ! Parfois on joue au « qui est-ce ». Ils se déguisent en objet ou en animal et on doit deviner qui ils imitent. Ça peut être un lapin, une casserole ou un oiseau. C'est rigolo !

L'IMPÉRATRICE – Et à quoi vous jouez encore ?

UN SOLEIL – On joue aussi avec le vent. Parfois il souffle tellement fort qu'on n'arrive presque plus à avancer. Alors on lui envoie des étincelles qui le brûlent et il file en courant.

L'IMPÉRATRICE – Et bien bravo ! Et c'est comme ça que vous fabriquez des éclairs et des orages. En plus, le vent se fâche et retourne sa colère sur les hommes.

UN SOLEIL – Faut bien qu'on s'amuse un peu ! C'est ennuyeux d'être tout seuls dans le ciel !

L'IMPÉRATRICE – Mais non ! Qu'est-ce que tu racontes ! Ouvre tes yeux ! Regarde la beauté du monde, contemple la grandeur de la nature, admire la splendeur des mers !

UN SOLEIL – Pfff ! C'est des trucs d'adulte ! Nous, on a envie de bouger, de jouer, de rire !

L'IMPÉRATRICE – Mais c'est de ça que vous discutiez en secret ! Vous cherchiez à quels jeux jouer !

UN SOLEIL – Eh bien... un petit peu...

L'IMPÉRATRICE – Il est hors de question de jouer quand vous parcourez le ciel ! J'espère que vous n'avez pas inventé de jeux dangereux. Je vais vous surveiller de près !

28 Les dix soleils (Épisode 2)**Extrait de texte (175 mots)**

Le jour suivant, avant même le chant du coq de jade, et sans attendre que leur mère soit éveillée, les dix soleils quittèrent Tanggu dans la plus grande excitation, et apparurent ensemble dans le vaste ciel. Transportés par un sentiment de liberté, ils s'épanouirent sur la voûte céleste sans se préoccuper des conséquences de leur acte. Sous l'effet des rayons décuplés des soleils, les plantes moururent, les fleurs se fanèrent et les fleuves tarirent. Les humains étouffèrent et ne purent supporter la terrible fournaise émise par dix soleils à la fois ; ils s'abritèrent à l'intérieur des grottes, tandis que la terre se craquelait. Les bêtes féroces, les fauves, les créatures monstrueuses et les démons malfaisants, jusqu'alors terrés dans les forêts profondes, sortirent de leur repaire et s'attaquèrent aux hommes. Les soleils continuaient à folâtrer dans le ciel, et pendant ce temps l'humanité tout entière était menacée par la sécheresse. L'Empereur céleste ne s'était jamais occupé de ses dix fils, et c'est pourquoi il n'avait pas suffisamment d'autorité sur eux pour les rappeler à l'ordre.

Guillaume OLIVE, « Les dix soleils », *La déesse Nüwa (contes chinois)*, 2002.

29 Le vilain petit canard (Épisode 1)

Personnages : La cane et le vilain petit canard

LA CANE – Pourquoi es-tu si triste ?

LE VILAIN PETIT CANARD – Personne ne m'aime, je suis tout seul.

LA CANE – Qu'est-ce que tu racontes ! Moi je t'aime ! Je suis contente que tu sois là.

LE VILAIN PETIT CANARD – Toi tu es ma maman, c'est normal que tu m'aimes. Je parle des autres.

LA CANE – Les canards de la basse-cour ? Ce sont des abrutis. Ils ne pensent qu'à manger et s'inquiètent à chaque nouvelle couvée.

LE VILAIN PETIT CANARD – Pourquoi ils s'attaquent à moi, alors ? Je ne leur ai rien fait. Je n'ai même rien pris à manger.

LA CANE – Je sais bien. Et je suis très triste aussi de ce que j'ai vu. En fait, ils sont en colère parce qu'ils ont peur. Peur de ne pas avoir assez de place, peur de manquer de nourriture, alors ils deviennent complètement idiots et s'attaquent à un plus petit qu'eux. Franchement, il n'y a pas de quoi être fier d'agir aussi bêtement.

LE VILAIN PETIT CANARD – Ils ont dit que je suis grand et laid, tu le penses aussi ?

LA CANE – Tu es grand, c'est vrai. Ça m'a aussi surprise quand tu es né. Tu es différent de tes frères parce que tu es gris et pas jaune comme eux. Et la beauté est une question de point de vue. Pour ceux qui préfèrent le jaune, tu es moins beau et pour ceux qui préfèrent le gris tu es le plus beau !

LE VILAIN PETIT CANARD – Je n'ai pas l'impression qu'il y en ait beaucoup qui aiment le gris !

LA CANE – Ne t'inquiète pas, tu vas changer en grandissant. Tu vois bien que je ne suis plus jaune comme tes frères. Mais je l'ai été quand j'étais caneton.

LE VILAIN PETIT CANARD – Et pourquoi mes frères s'en sont-ils aussi pris à moi ? Ils ne sont pas en colère, eux !

LA CANE – Ah, ça, c'est une autre question, bien plus grave que celle qui concerne ces imbéciles de la basse-cour. Tes frères ont agi par mimétisme.

LE VILAIN PETIT CANARD – Par mimé... quoi ?

LA CANE – Par mi-mé-tisme. C'est le fait de faire pareil que les autres sans réfléchir.

LE VILAIN PETIT CANARD – Pourquoi ils ont fait ça ?

LA CANE – Par bêtise. Pour ressembler au plus grand nombre. Pour ne pas être différents. Pour ne pas se faire remarquer. Pour être appréciés des autres. Il y a plein de raisons. Toutes plus bêtes les unes que les autres. Mais il y a quelque chose auquel ils n'ont pas pensé en faisant ça, c'est que je vais sacrément les gronder. Ça leur mettra un peu de plomb dans la cervelle !

30 Le vilain petit canard (Épisode 2)**Extrait de texte (172 mots)**

Alors, il s'envola au-dessus de la haie. Il arriva dans un grand marais où vivaient des canards sauvages. Il y passa la nuit, brisé par la fatigue et plein de tristesse. Le lendemain, les canards sauvages le découvrirent. D'abord surpris par l'arrivée de ce nouveau venu, ils l'interrogèrent amicalement. Mais bien vite, leurs propos se firent plus moqueurs, presque méchants. Il était toujours question de sa taille et de sa laideur. Alors, le vilain caneton prit à nouveau son envol et quitta le marais. Il passa par-dessus champs et prairies et le soir venu, il atteignit une pauvre cabane de paysan qu'il repéra de loin. Une vieille femme y vivait avec son chat et sa poule. Elle y voyait très mal et prit le petit canard pour une poule. Elle l'installa en lui intimant l'ordre de pondre de bons et gros œufs. Au bout de trois semaines, découvrant un nid toujours vide, elle se fâcha et attaqua le caneton, le traitant de misérable et bon à rien. Il repartit donc à nouveau.

Hans Christian ANDERSEN, *Le vilain petit canard*, 1842, adapté par Pascale BÉZU.

31 Rue du cimetière (Épisode 1)**Personnages : Isabelle et son amie Évelyne**

ISABELLE – Allô !

ÉVELYNE – Isabelle ? Oh ! Quelle bonne surprise ! Comment vas-tu ?

ISABELLE – C'est la cata ! Je déteste cette ville ! C'est l'horreur ! Je n'en peux plus !

ÉVELYNE – Raconte-moi, qu'est-ce qui t'arrive ? C'est ta rue du cimetière qui t'angoisse ? Comment c'est ? Il y a vraiment un cimetière ?

ISABELLE – Oui, on habite juste à côté. Il n'y a qu'une seule maison entre le cimetière et nous. Et de ma chambre j'ai une vue imprenable sur les tombes. Je peux pratiquement lire le nom des morts et calculer leur durée de vie. Brrr !

ÉVELYNE – Ça te change du parc que tu voyais ici ! Bon, en même temps, on ne passe pas sa vie à la fenêtre ! Tu as de nouveaux copains ?

ISABELLE – Pas vraiment...

ÉVELYNE – Qu'est-ce qui se passe ?

ISABELLE – Ça ne se passe pas très bien. Je me suis embourbée dans une affaire sordide, je ne sais pas trop comment m'en sortir...

ÉVELYNE – Que de mystères... Raconte...

ISABELLE – J'ai rencontré une fille et deux garçons qui fréquentent mon école. Ils m'appellent « la nouvelle ».

ÉVELYNE – Ils t'ont demandé ton prénom ?

ISABELLE – Même pas ! Ils se sont tout de suite moqués de moi à cause du nom de ma rue. Évidemment.

ÉVELYNE – Ce n'est pas très malin. Ce n'est pas de ta faute. Et comme accueil, ce n'est pas franchement agréable.

ISABELLE – Oh ! Ce n'est rien à côté de la suite. Ils m'ont lancé un défi. Il paraît qu'il y a une statue de chat sur une tombe. La nuit, le chat devient vivant et hante le cimetière. Je dois leur rapporter le collier qui se trouve autour de son cou.

ÉVELYNE – C'est horrible ! Tu dois avoir sacrément peur !

ISABELLE – Et comment ! Je suis complètement terrorisée ! Mais tu me connais. J'ai dit que ça ne me faisait rien et que je leur apporterai ce collier sans problème.

ÉVELYNE – Tu ne vas pas faire ça ? C'est de la folie ! Tu n'as qu'à acheter un collier de chat et tu leur donnes. Et comme ça tout le monde est content.

ISABELLE – Je n'y avais pas pensé ! Je vais y réfléchir. Je ne veux pas passer pour une trouillarde et que toute l'école se moque de moi ! Tu sais à quel point on peut être bête à ne penser qu'avec un cerveau !

32 Rue du cimetière (Épisode 2)**Extrait de texte (153 mots)**

Elle ne fut de retour chez elle qu'à dix heures. Vite, elle fila dans sa chambre, au premier étage, se mit en pyjama et, très nerveuse, alla regarder à la fenêtre. La lumière blanchâtre de la lune éclairait faiblement les tombes. Comment réussirait-elle à trouver la statue du chat noir ?

Elle se le demandait...

Sa mère ne tarda pas à venir lui dire bonsoir. Isabelle s'allongea ensuite sur son lit et attendit que le silence soit total dans la maison. Quand il n'y eut plus un bruit, elle jeta un coup d'œil à son réveil. Il marquait onze heures trente-huit. Elle retira en vitesse son pyjama, enfila un tee-shirt et un jean. Cela suffirait : pour une nuit de septembre, la température était encore douce. Elle prit la torche qu'elle utilisait pendant ses camps de vacances, descendit l'escalier avec mille précautions puis sortit.

Voilà, elle était dehors. Elle ne pouvait plus reculer...

Judith BAUER STAMPER, « Rue du Cimetière », *Minuit, heure de l'horreur* [1992], trad. par Josette GONTIER, Pocket, collection « Kid Pocket », 1994.

33 **Cyrano** (Épisode 1)**Personnages : Christian et Roxane**

CHRISTIAN – Votre visage est un poème. Vos yeux sont une ode. Votre regard est une romance.

ROXANE – Qu’entends-je ? Qui me parle ?

CHRISTIAN – Vous êtes magnifique comme un diamant. Du diamant brut, vous avez la clarté céleste, la préciosité, la subtilité.

ROXANE – Que c’est beau ! C’est moi qui vous inspire de la sorte ?

CHRISTIAN – Je ne peux envisager vivre sans vous auprès de moi, sans votre affection, votre estime, votre prévenance.

ROXANE – Ma bienveillance, mon obligeance, mon indulgence ! ... Oh ! voilà que je compose un alexandrin ! Votre poésie est communicative !

CHRISTIAN – Vous êtes mon amour !

ROXANE – Vous êtes mon troubadour !

CHRISTIAN – Vous êtes ma passion !

ROXANE – Quelle sublime apparition !

CHRISTIAN – Vous êtes mon incessante inspiration !

ROXANE – Je suis en admiration !

CHRISTIAN – Vous me rendez si heureux, je suis fou amoureux.

ROXANE – Mais qui êtes-vous ? Montrez-vous ! Si votre visage ressemble à votre verbiage, vous serez mon idéal abyssal.

CHRISTIAN – Je vous offre donc mon cœur, je vous garantis ma ferveur, je vous promets le bonheur.

ROXANE – Que de rimes ! Monseigneur ! Quelle splendeur !

CHRISTIAN – Je vous aime, Roxane, pour toujours. Me voici devant vous, embrasé d’adoration et inondé d’espoir !

ROXANE – Christian ? C’est vous ? Christian ! Quelle magnifique déclaration ! Je suis enivrée par vos mots, subjuguée par votre talent, admirative de votre éloquence !

CHRISTIAN – Et moi je suis troublé, étourdi par votre enchantement, transporté par votre ravissement.

Saynète écrite et adaptée d’après Taï-Marc LE THANH, *Cyrano*, Hachette Livre / Gautier-Languereau, 2005.

34 **Cyrano** (Épisode 2)**Extrait de texte (173 mots)**

La guerre, c'est terrible. La guerre c'est la mort, la guerre c'est la haine, la guerre c'est la peur, la guerre c'est les larmes, la guerre c'est le bruit.

D'ailleurs, la guerre fait tellement de bruit que ceux qui la font deviennent complètement sourds. Ils n'entendent même plus les enfants qui pleurent.

Christian et Cyrano se retrouvèrent vite perdus au cœur de la guerre, assiégés par l'ennemi. Les soldats avaient faim et rêvaient de poulardes braisées* et de marcassins rôtis**. Christian avait peur mais Cyrano lui dit une fois de plus de ne pas s'en faire, qu'il se battrait à sa place. La nuit tombée, alors que la guerre finissait par se taire, Cyrano pensait à Roxanne. Tous les jours, il lui écrivait des lettres de silence et de beauté en se faisant passer pour Christian.

** La poularde braisée n'est pas contente. Cela se voit à sa mine contrariée (quand le cuisinier a oublié d'enlever la tête).*

*** Le marcassin rôti a l'air plus épanoui (surtout quand il a une pomme dans la bouche).*

Taï-Marc LE THANH, *Cyrano*, Hachette Livre / Gautier-Languereau, 2005.

35 Coyote et le soleil

Personnages : le chef et Coyote

LE CHEF – Coyote, voici quelque temps que nous profitons de l'astre éblouissant et je tiens à te remercier chaleureusement au nom de tout le peuple.

COYOTE – Je suis content que tu sois heureux.

LE CHEF – Notre vie entière a changé grâce à toi ! J'ai l'impression que nous vivons enfin ! Quand je pense à l'obscurité permanente d'autrefois, j'en ai des frissons d'horreur.

COYOTE – Tu as vu les fleurs qui commencent à pousser ? Les buissons, les arbres qui grandissent lentement ?

LE CHEF – Oui ! Je n'imaginais pas que de telles choses soient possibles !

COYOTE – C'est bien ce que tu m'avais dit quand je t'avais raconté ma vision enchantée.

LE CHEF – Je m'en souviens. Pardonne-moi de ne pas t'avoir fait confiance. Tu décrivais des images inconcevables, irréelles. J'ai cru que tu avais reçu un coup sur la tête !

COYOTE – Je l'ai cru aussi ! Tu avais semé un sacré doute ! J'étais reparti vérifier que je n'avais pas rêvé.

LE CHEF – Tu as eu raison de t'obstiner. Je suis en admiration devant ce que je vois chaque jour.

COYOTE – Et ce ne sont que les prémices d'une beauté grandiose ! Tu verras quand les arbres seront hauts, quand les oiseaux viendront et chanteront de l'aube au crépuscule, et quand tous, ici, seront gais et joyeux.

LE CHEF – Pour te remercier, je souhaite organiser une fête en ton honneur.

COYOTE – C'est un grand hommage. Mais je ne peux l'accepter...

LE CHEF – Et pourquoi donc, Coyote ? Nous tous, ici, voulons manifester notre gratitude et notre joie.

COYOTE – Je ne mérite pas un tel honneur, je me suis montré fourbe et malhonnête...

LE CHEF – Quelle idée ! Pourquoi dis-tu une telle bêtise ?

COYOTE – Je suis un voleur, chef ! J'ai volé le soleil.

LE CHEF – Volé et rendu, ne l'oublie pas. Aujourd'hui, rien n'a changé pour ceux que tu as dépouillés. Si ce n'est que le chef doit se sentir bien soulagé d'être libéré de sa corvée quotidienne. Il t'en est sûrement très reconnaissant.

COYOTE – Ah ! Ah ! Merci ! Je n'avais pas vu les choses sous cet angle ! Finalement, tu es en train de me dire que la fin justifie les moyens.

LE CHEF – Exactement. Et je vais inviter le chef à notre fête. Je suis certain qu'il sera ravi de pouvoir te remercier et chasser tous tes scrupules !

36 Les six aveugles et l'éléphant

Extrait de texte (197 mots)

Dans un village proche de Bénarès, l'arrivée d'un éléphant suscita l'intérêt de tous.

Les habitants du village avaient peu d'occasions de voir ces pachydermes de près. Ils étaient en admiration.

Six aveugles qui vivaient aux abords du village n'avaient aucune idée de ce que pouvait être un éléphant. Ils en discutèrent entre eux et prirent une décision :

– Même si nous ne sommes pas en mesure de le voir, nous pouvons aller au village et étudier cet éléphant par d'autres moyens.

Les six aveugles se rendirent auprès de l'éléphant et chacun d'eux s'en approcha pour le sentir et le toucher.

Le premier effleura une défense.

– Oh ! Oh ! C'est rond, lisse et pointu. Cela ressemble fortement à une lance !

Le deuxième, s'étant saisi par hasard de l'oreille, dit :

– Même pour le plus aveugle des aveugles, au toucher cet éléphant est semblable à un éventail !

Le troisième se dirigea vers l'animal, et prit entre ses mains la trompe ondulante :

– Pour moi, l'éléphant est comme un serpent.

Le quatrième chercha à tâtons l'animal, s'empara de la queue qui balayait l'air. Cela lui sembla familier :

– Je vois : l'éléphant est comme une corde !

Alexandre GRELA, *Les six aveugles et l'éléphant*, Callicéphale, 2020.